

—J'y suis, dit-il, c'est encore une affaire d'argent, et on m'a dépêché ce charmant messenger pour m'attendrir ; mais les affaires sont les affaires. Ce n'est pas ma faute, mon enfant, si vous avez voulu goûter de la vie parisienne, tandis que vous vivons ici comme des loups, après avoir travaillé comme des nègres. Si je m'y était laissé prendre, j'en serais là aussi. Enfin, c'est un emprunt que vous voulez faire à ma bourse, car qui a terme ne doit rien.

C'est un remboursement, mon oncle, reprit timidement Pholoë, vous n'aurez plus d'intérêts à payer.

—Et si je ne veux pas rembourser, m'y forcerez-vous ? il faudra bien chercher ailleurs. Vous voyez bien que c'est un emprunt, — je ne puis payer pour tout le monde.

—Mais nous ne voulons pas que cette avance vous soit à charge, mon oncle, fixez vous-même l'indemnité.

—Mon Dieu ! je ne suis pas si intéressé que tu le crois, mon enfant, dit Hermel en se rapprochant ; je ne voudrais pas te faire de la peine. Ecoute ; c'est avec toi que je veux faire un marché. Sais-tu que ce n'est pas amusant pour nous de rester ici tout seuls, ta tante et moi. Vous nous avez pris notre fille Ida ; sa mère a voulu en faire une parisienne ; mais il nous faut aussi une fille à nous ; eh bien ! si tu veux, c'est l'aimable Pholoë qui remplira notre maison de joie et qui sera cette fille chérie. — Si tu veux rester avec ta tante, qui le désire autant que moi, je te compte là tout de suite les trois mille francs pour les envoyer à ta petite mère qui en a tant besoin ; je ne demande pas de bénéfice, et tu y trouveras toi-même ton avantage, car la pension chez nous ne te coûtera rien ; et qui sait ? un jour je te trouverai peut-être un bon mari, j'y mettrai ce qu'il faudra...

Il en aurait peut-être dit davantage ; mais il y a des natures choisies qui, par leur pureté et leur conduite, inspirent le respect et sont à l'abri de toute offense.

—Mon oncle ! c'est vous qui osez me parler ainsi, dit tristement Pholoë ; votre proposition est désintéressée, mais vous savez bien que je ne puis quitter ma famille.

—Ainsi tu ne veux rien faire pour nous, méchante ?

—Non, mon oncle, je ne le veux pas, dit Pholoë avec fermeté en se tenant sur le seuil du jardin. Je croyais trouver ma tante, qui aurait parlé pour moi ; mais puisque vous me refusez, je n'ai plus rien à faire ici ; quand je serai partie, quand vous réfléchirez à ce que vous m'avez dit, je vous connais, vous serez bien fâché d'avoir été si peu obligeant. Car je vous priais de nous rendre un service : je ne demandais pas la charité.